



Gérard Cartier

Fables troubles

Haute Lice de Marie Étienne
(José Corti, 2011)

Dès la 4^e de couverture, tout semble dit : « *Certains écrits surgissent pareils aux rêves dans le sommeil. Ils imposent leur présence, tout en se dérochant à l'interprétation* ». Mais loin de se contenter de la matière trouble jaillie d'elle-même et de nous donner ses *Champs magnétiques*, Marie Étienne insiste dans sa postface sur le patient travail d'écriture qui seul permet de donner à ces récits, *tant bien que mal*, une forme et un ordre : de composer, de leurs motifs variés, la tapisserie évoquée par le titre.

Comme dans les *Scènes de la vie en prose* du *Livre des recels* (Flammarion, 2011), publié en même temps, et dont ce recueil constitue le pendant occulte, Marie Étienne se retourne sur sa vie, évoquant en proses brèves d'une extrême liberté son enfance vietnamienne – et, hors du cercle familial, la rumeur de la guerre –, puis son adolescence africaine, ses sœurs, un homme, un amour. Tous portent des noms de fantaisie, à commencer par la narratrice, plus souvent nommée Ava que Marie (on sait que les livres de l'auteure sont parsemés d'hétéronymes). Dans les derniers chapitres, la veine autobiographique semble se dissoudre au profit d'un kaléidoscope de scènes vues ou rêvées au milieu desquelles reparait ici et là un lieu, un personnage, voire même une scène déjà décrite. Autobiographie donc, mais partielle, capricieuse, hantée d'images tour à tour transparentes et voilées, transmuée par une puissante alchimie – si l'intime est le lieu de l'écriture, il n'en est pas le moteur : ces pages doivent autant à l'énergie propre des mots qu'aux souvenirs. Ainsi de cette scène énigmatique et troublante qui suit le récit de la mort de *Petite Sœur* :

La grande peine (2)

« Amie, ma douce, petite sœur d'Épire, habitude à mon doigt ».

La mer qui est montée bat l'étal du soldeur où paraît un tissu démodé.

Sous les ponts de la Seine, les bateaux plats sont immobiles.

Pont bleu, pont maigre et cris d'oiseaux : « Nous ne voulons pas revenir ! Nous ne voulons pas revenir ! »

Ma vie se joue à contresens en langue apprise au temps de Pâques.

On a souvent souligné l'allure rêveuse des proses de Marie Étienne, comme elle-même y invite ; on n'a pas assez dit leur fréquente ironie, et même leur cocasserie, qui la rapprochent parfois d'un Max Jacob : « *L'oiseau qui me considérait par la fenêtre et dont la dentition était parfaite avait l'air de souffrir mais je savais de source sûre que c'était pour m'induire en erreur...* » Marie Étienne note que cette passion du verbe remonte à l'enfance : « *Pour vaincre la tristesse, je m'inventais des fables troubles, dont j'ignorais la signification.* » Quelques pages, données entre guillemets, semblent

d'ailleurs dater de cette période. S'il arrive que les mots s'emparent du récit et commandent aux images, cachant ou exhibant le sens (le Père indivisible), précipitant les sentiments, enfiévrant parfois l'oreille, jamais le pouvoir ne leur est totalement abandonné – quoique la postface nous avertisse qu'« à proprement parler, le sens ne compte pas vraiment... »

« ...ou bien ni plus, ni moins, que la sonorité, le rythme et le suspens ». Et en effet, lisant ces pages à voix haute, on est frappé par leur perfection formelle. Il y a là un rythme sûr, insistant, une mesure cachée, souvent faite d'hémistiches, voire d'alexandrins (« Très gourmands des festins qu'on pouvait y goûter »), une harmonie qu'on pourrait presque dire classique, n'était la brume dans laquelle baigne le sens. Une matière de prose, qu'il suffirait de découper pour révéler le poème. Dans ses bibliographies, Marie Étienne ne qualifie-t-elle pas certains de ses livres de *Poésie comme récit* ou de *Prose-Poésie* ? (cqfd).